VARIABILITE MORTUAIRE ET TRANSFORMATIONS CULTURELLES DANS LA PLAINE PERITCHADIENNE

Augustin HOLL
Département d'Ethnologie et de Préhistoire
Université de Paris X - Nanterre

OBJECTIFS

Depuis 1982, nous avons entrepris un programme d'archéologie régionale centré sur le site de Houlouf, à quelque quinze kilomètres au sud-ouest de Kousseri, et les sites avoisinants, dont le nombre s'élève à sept dans un espace de l'ordre de quatre cents kilomètres carrés. Nous avons trouvé, dans la fouille de Houlouf (LEBEUF et HOLL 1985), un centre d'inhumation très spécifique. Dans la totalité des cas mis à jour, une trentaine, les morts sont enterrés en position assise sur une banquette de terre tassée, les jambes pendantes, les pieds enfoncés dans un récipient de terre cuite, la face tournée vers le sud-ouest, et l'ensemble est coiffé d'une ou plusieurs jarres de morphologies variables. L'un des éléments les plus intéressants est que ce petit cimetière est organisé en cercles grossièrement concentriques autour d'un petit "monument" formé par une jarre portant la représentaion d'un visage humain tournée vers le sud-ouest. Nos multiples discussions avec Annie et Jean-Paul LEBEUF, au cours desquelles ils nous ont informé des différents modes d'inhumation trouvés dans les autres sites qu'ils avaient fouillés, nous ont poussé à nous poser un certain nombre de questions.

Les variations des modes d'inhumation sont-elles aléatoires ou structurées ? En d'autres termes, ces particularités sont-elles porteuses d'informations culturelles archéologiquement détectables ? Si oui, sous quelles formes matérielles se manifestent-elles le mieux ? C'est l'étude systématique de ces variations dans les modes d'inhumation que nous appelons variabilité mortuaire.

L'analyse visera à mettre en évidence des covariations stables à plusieurs échelles ; nous rechercherons par la suite les significations potentielles des tendances les plus marquées en termes de dynamique socioculturelle. Les inférences ainsi construites nous serviront à mesurer l'importance des découvertes de Houlouf dans une perspective d'interaction interrégionale.

ANALYSE DE LA VARIABILITE MORTUAIRE : PERSPECTIVES ET LIMITES

La mort est un phénomène biologique incontournable dans le monde vivant ; face à cette réalité, les sociétés humaines adoptent de multiples attitudes (HUMPHREY et KING 1981). Dans la majorité des cas, la nature des réactions dépend des facteurs sociaux, économiques, psychologiques, etc., en quelque sorte de l'intensité du traumatisme subi par un corps social.

"Le décès d'un individu ne se limite pas à un accident biologique irréparable. Il met l'idéologie sociale en crise et la provoque à se défendre et à se structurer. Les funérailles constituent donc un poste d'observation priviligié de l'organisation de la personne et de sa dynamique de destructuration-restructuration dans la mort. Elles soulignent à leur manière les inscriptions, insertions et participations diverses vécues par la personne humaine pour les remodeler dans l'au-delà". (ESCHLIMAN 1985 : 10)

On peut distinguer deux principaux aspects qu'induit toute mort, qui tentent de répondre au problème suivant : que faire du corps quand il n'y a plus vie ? Le premier aspect se compose de tous les faits gestuels et symboliques qui se manifestent lors des funérailles. Le second aspect comporte toutes les manifestations matérielles qui ne sont pas toutes susceptibles de laisser des traces durables. Entre l'endocannibalisme rituel des Yanoama (BIOCA 1968) et la construction des dolmens et des pyramides, il y a une très large gamme de comportements. Si le but ultime de la science n'est pas tant d'amasser indistinctement des données empiriques mais d'organiser ces données en structures plus ou moins formalisées qui les subsument et les expliquent, l'étude de la variabilité mortuaire se doit de partir de schémas généraux ou modèles afin de tester leurs validités locales ou globales sur les données empiriques disponibles. Ce sont ces types d'approches qui caractérisent les recherches actuelles sur l'archéologie de la mort (BINFORD 1971, CHAPMAN *et al.* 1983, HODSON 1917, SHEPARD 1979, ORTON et HODSON 1981, TAINTER 1978, O'SHEA 1984, BROWN 1983). Actuellement, les efforts tendent

beaucoup plus vers des considérations archéologiquement testables (O'SHEA 1981, 1984), après une période extrêmement riche d'enseignements au cours de laquelle les études se focalisent sur l'utilisation des données ethnographiques en vue de tester les corrélations entre complexités des structures socio-économiques et politiques et les degrés d'élaboration des rites funéraires.

En d'autres termes, on porte une attention accrue à ce que l'on pourrait appeler l'itinéraire des vestiges en analysant plusieurs stades d'associations. En partant d'un univers potentiel des comportements humains qui engloberaient toutes les actions possibles et imaginables, on peut distinguer des associations intentionnelles, fortuites ou accidentelles. La conservation différentielle intervient et efface une partie des données. Enfin, l'archéologie se manifeste et procède par échantillonnage implicite ou explicite pour constituer sa base de données. L'idéal dans l'étude de la variabilité mortuaire serait de remonter cette chaîne analytique en tenant compte des potentialités et des limites imposées par chacune des étapes. Selon la problématique choisie, les moyens disponibles et le moment où s'est effectuée la fouille, certains types d'informations sont privilégiés par rapport à d'autres. C'est la logique même de l'histoire des sciences ; il semble donc inutile de nous lamenter ou de formuler des réserves *a posteriori* car la science, dans la plupart des cas, n'a que l'âge de ses instruments.

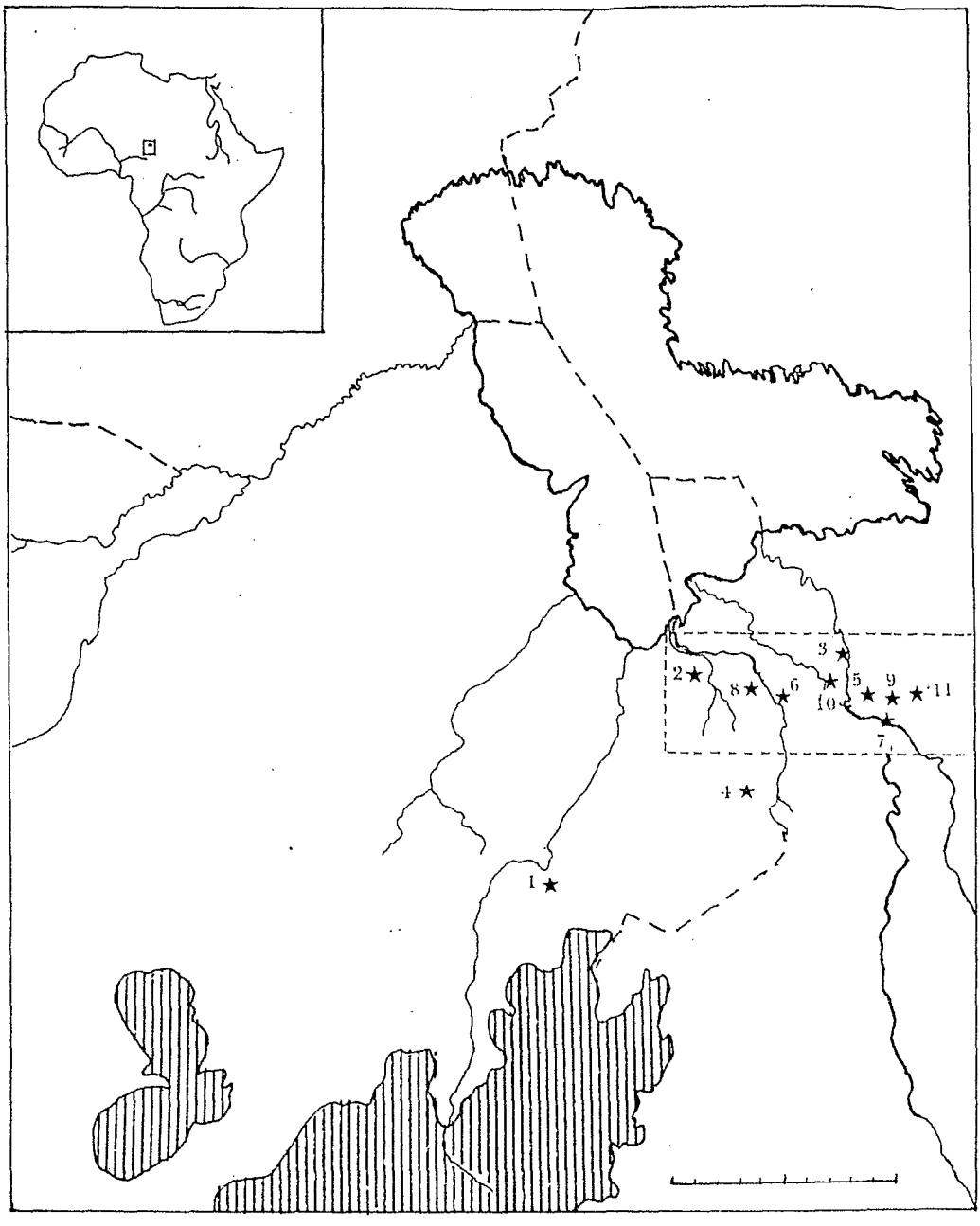
Dans cette perspective, il est évident qu'il manquera toujours des bribes d'informations ; la construction d'entités analytiques à utiliser n'en est que plus stimulante ; le choix des critères d'observation devra s'effectuer dans un dialogue permanent avec les données empiriques. Nous aborderons des questions relatives à la permanence ou la discontinuité des modes d'inhumation ; on tentera de savoir s'il y a corrélation entre les étapes des transformations technologiques et les techniques particulières d'inhumation. Les niveaux de différenciations sociales (horizontale et verticale) se manifestent-ils dans les techniques d'inhumation ? L'hypothèse générale à tester peut se formuler de la façon suivante : l'intensité des interactions intercommunautaires conduit à une forte différenciation horizontale et verticale intra et intercommunautaire et à des stratégies de manipulations symboliques à l'échelle des communautés idéologiquement dominées. Pour tester cette hypothèse, nous allons nous servir d'un certain nombre de critères d'observation pour constituer notre échantillon : le nombre d'inhumations, leur fréquence par site, les

principales formes d'inhumation, les positions des corps, la présence ou l'absence de mobilier funéraire, l'orientation des corps, l'âge et le sexe, la nature et la distribution des sites, les séquences chronologiques attestées et l'apparition des espaces d'inhumation spécialisés : les cimetières.

ETUDE DES CAS : VARIABILITE MORTUAIRE DANS LA PLAINE PERITCHADIENNE

Les données empiriques sur les inhumations rassemblées dans cette étude ont été collectées dans les publications couvrant les années 1937 à 1984 (PALES 1937, HARTWEG 1942, GRIAULE et LEBEUF 1948, 1950, 1951, LEBEUF *et al.* 1980, CONNAH 1981, RAPP 1984). Ces informations proviennent de onze sites (fig. 1) : Bornu 38, Daima, Gilgil, Kréné, Fort-Lamy, Goulfeil, Kursakata, Mdaga, Midigue, Sao, Sou Blame, dont les périodes d'occupation sont comprises entre 3830 ± 250 BP (N 793), date des niveaux néolithiques les plus anciens de Bornu 38 (CONNAH 1981 : 85-86) et 150 ± 80 BP (Gif 4150), date des niveaux les plus récents de Sou (LEBEUF 1981 : 11) : soit une tranche chronologique de l'ordre de 3500 ans. Il va de soi que tous ces sites n'ont pas fait l'objet de recherches de même intensité : Daima, Kursakata, Mdaga et Midigue ont été étudiés beaucoup plus intensément que Gilgil, Kréné et Goulfeil. Le nombre d'inhumations varie ainsi de 96 à Mdaga à 1 à Gilgil. L'échantillon global se compose de 254 inhumations, l'essentiel provenant de trois sites : Mdaga (96), Midigue (55) et Daima (53), suivi de très loin par Sao (11) et Kursakata (10), les sites restants comptant chacun cinq tombes (Sou Blame et Fort-Lamy), quatre tombes (Bornu 38), trois (Goulfeil), deux (Kréné) et une (Gilgil). Ces déséquilibres dans la distribution posent de sérieuses difficultés d'analyse, mais au fond c'est la situation la plus courante en archéologie. Nous tenterons d'en inférer des informations significatives.

Afin d'éviter d'entrer dans beaucoup de détails, certes intéressants pour l'archéologie mais quelque peu fastidieux pour un public très varié, nous discuterons des caractères dominants des différents types d'inhumation à l'échelle de l'échantillon global.



1. Bornu
2. Kursakata
3. Goulfeil
4. Gilgil
5. Krene
6. Sou Blame
7. Fort Lamy
8. Daima
9. Midigue
10. Sao
11. Mdaga

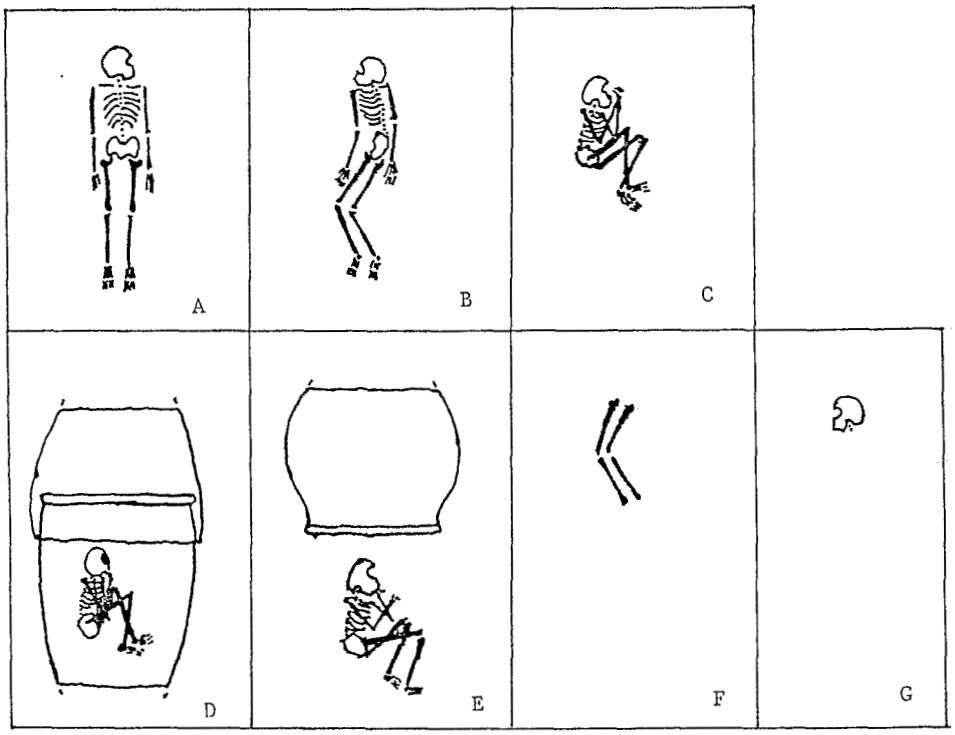
Fig. 1 – Répartition des sites mentionnés dans le texte

PRINCIPAUX CARACTERES DES INHUMATIONS

On distingue deux principales catégories d'inhumations : les tombes en pleine terre, qui sont les plus nombreuses (163) et les inhumations en jarres (82). En termes chronologiques, les jarres-cercueils apparaissent autour du XVe-XVIe siècle de notre ère et se retrouvent toujours associés à des grands sites avec muraille d'enceinte. Cet ensemble se compose de deux modes d'inhumation : 222 tombes primaires, ainsi désignées parce que les morts ont été enterrés intégralement, les éléments du squelette étant complets et en connexion anatomique malgré les aléas de la conservation différentielle : 217 sont des tombes simples dans lesquelles il n'y a qu'un corps et 5 sont des tombes multiples comportant deux ou trois corps, cette pratique ne se retrouvant qu'à Mdaga ; 28 tombes sont dites secondaires parce que seules quelques parties du squelette ont été enterrées, dans 14 cas il s'agit de crânes et dans les 14 autres des membres inférieurs et/ou supérieurs. Il est à noter que tous les cas d'inhumations secondaires se retrouvent dans les confins est de la zone non étudiée, dans un espace relativement restreint. Si cette occurrence n'est pas fortuite, comme nous sommes enclin à le croire, ce rituel particulier pourrait s'expliquer par l'intensité des interactions et s'appliquerait probablement à des portions de squelette de personnes décédées au loin, ramenées pour être enterrées.

On note quatre positions dans la disposition des corps (fig. 2) : 33 sont contractés, 33 fléchis, 55 allongés et 82 inhumés dans des jarres. Mais il y a tout de même 124 cas dans lesquels les positions sont indéterminées. Les axes d'orientation préférentiels des corps sont nord-sud/sud-nord (29 cas), sud-ouest/nord-est, nord-est/sud-ouest (28 cas). Ces différentes caractéristiques montrent une assez large gamme de variations des styles d'inhumation qui ne peuvent pas faire l'objet d'une explication univoque ; d'autres critères doivent être introduits dans l'analyse pour saisir les sens de ces variations macroscopiques.

Fig. 2 – Formes d'inhumation et positions des corps



A = allongé B = fléchi C = contracté
D = double jarre E = simple jarre
F et G = inhumations secondaires

LE MOBILIER FUNERAIRE

Dans notre échantillon, 108 tombes possèdent du mobilier funéraire et 137 en sont dépourvues. La population des biens funéraires se compose de vingt-neuf classes d'objets répartis en six catégories : perles, bracelets, autres parures, armes/outils, céramiques et objets divers. La répartition de ce mobilier est très inégale entre les sites et entre les tombes. 34 tombes possèdent une seule classe d'objets, 17 en possèdent deux, 21 trois, 13 quatre, 6 six, 5 sept et une tombe de Mdaga dix. Ces inégalités sont probablement liées aux statuts des individus enterrés. Leur âge et leur sexe ayant été assez peu étudiés, nous manquons de données pour aborder les rapports entre biens funéraires et ces aspects démographiques. On notera cependant que six enfants en bas âge possèdent du mobilier funéraire (4 à Daima, 1 à Midigue et 1 à Gilgil), ainsi que quatre adolescents et soixante-neuf adultes avec trente-quatre cas indéterminés. Dans l'ensemble, neuf cas sont de sexe masculin et huit de sexe féminin. Les biens funéraires appartiennent en majorité à des tombes en jarre (41) et aux morts inhumés en position allongée ; il y a tout de même trente cas indéterminés ; neuf des individus inhumés en position fléchie et trois en position contractée sont dotés de biens funéraires.

Cette étude sommaire de la répartition des biens funéraires montre tout de même que c'est au cours des périodes récentes (XVe-XIXe siècle) que se mettent en place des éléments d'inégalités sociales entre les individus. Il n'est donc pas du tout surprenant que l'apparition des cimetières prenne, dans ce contexte, une signification particulière.

INHUMATIONS ET DIFFERENCIATIONS SOCIALES

La distribution des formes d'inhumation, les fréquences relatives des biens funéraires, la spécialisation des espaces (c'est-à-dire la constitution de zones exclusives d'inhumation que sont les cimetières) suggèrent quelques enseignements intéressants à plusieurs titres (BROWN 1983, HODSON 1977, ORTON et HODSON 1981, PEARSON 1984).

Sur le plan chronologique, les inhumations en pleine terre dans des espaces indifférenciés (au sein ou à proximité de l'espace domestique) sont les pratiques les plus communes du Néolithique jusqu'au XVe-XVIe siècle, époque au cours de laquelle les tombes en jarres et les cimetières font leur apparition. La pratique de dépôt de biens funéraires apparaît timidement au cours du Néolithique (2 cas à Kursakata et Daima), se renforce légèrement au cours de l'Age du Fer ancien (3 cas : 2 à Daima et 1 à Mdaga) pour se généraliser à partir du début du VIIIe siècle AD avec l'apparition de matériaux nouveaux tels que la cornaline et le bronze (700-1450 AD), et plus tard du verre (1500-1800 AD). On note aussi l'entrée progressive de la zone péritchadienne dans des réseaux d'échanges à longue distance. Il paraît donc légitime de penser que la possibilité d'acquérir certains biens exotiques devait dépendre de la position sociale des individus. Cependant, le transfert de ces biens acquis dans les inhumations n'a de signification plus ou moins directe que pour les adultes qui auraient eu le possibilité de participer aux courants d'échanges de quelque manière que ce soit. Le problème est plus délicat pour les adolescents et les enfants en bas âge qui, n'ayant pas encore pu participer directement aux échanges, ont certainement bénéficié du transfert des biens de leurs parents proches, une sorte d'attribution symbolique de statuts.

Autrement dit, un changement idéologique important se manifeste au cours de l'Age du Fer récent : de statuts généralement acquis, on glisse progressivement vers une forme de transmission des statuts acquis. D'une société très ouverte, on passe graduellement à une société relativement fermée dans laquelle des formes héréditaires de transmission des positions sociales se mettent en place. D'un autre point de vue, cet argument est renforcé par l'apparition des cimetières entre le XVe et le XIXe siècle.

La structuration de l'espace communautaire reflète elle aussi le degré de différenciation sociale que connaît une entité sociale donnée. Plusieurs éléments entrent en ligne de compte : l'espace d'inhumation, l'organisation de ces espaces d'inhumation, la quantité nécessaire pour la constitution des inhumations et les rapports intersites. Nous n'examinerons pas tous ces points en détail dans ce bref exposé, nous nous contenterons de discuter la cooccurrence la plus remarquable de notre étude, en suggérant des modèles explicatifs. Elle se présente sous l'aspect de l'association récurrente entre tombes à jarres, cimetières, sites à muraille d'enceinte, seuil minimun de superficie et concentration des sites en question dans une mosaïque écologique spécifique.

Si toutes les tombes à jarres ne se trouvent pas dans des cimetières (3 cas seulement), tous les cimetières sont composés esentiellement de tombes à jarres. Quatre sites disposent de cimetières : Goulfeil, Midigue, Mdaga et Sao, et ce sont aussi les seuls à avoir des inhumations secondaires. Ils ont tous la même morphologie : de forme ellipsoïdale et entourés d'un puissant mur d'enceinte en terre ; leurs superficies varient de 3,5 ha (Mdaga et Midigue) à 10,15 ha (Sao) et 10,68 ha (Goulfeil). Tous ces sites sont regroupés à l'est de la zone étudiée, dans un rayon de 20 kilomètres ; les distances d'un site à l'autre varient d'un minimum de 11 kilomètres entre Mdaga et Midigue à un maximum de 22 kilomètres entre Mdaga et Sao, soit une moyenne de 17,17 kilomètres et un écart-type de 4,14. Ils se localisent à proximité du principal axe hydrographique qu'est le Chari, dont les ressources et la permanence en toute saison garantissent la vie des communautés. Les distances par rapport au Chari varient de quelques centaines de mètres (0,5 km) pour Goulfeil à 5 kilomètres pour Midigue, 7 kilomètres pour Sao et 14 kilomètres pour Mdaga. Ces deux derniers sites sont situés à proximité d'un cours d'eau saisonnier, la Linia, un diverticule du Chari pour Mdaga et le Serbewel pour Sao, ce qui pourrait expliquer leur relatif éloignement du Chari qui reste cependant à distance raisonnable en cas de nécessité. Cette compétiton pour l'accès aux ressources du fleuve et l'interaction souvent conflictuelle avec l'empire bornouan pourraient expliquer en partie l'émergence de ces petites "cités-Etats" souvent autonomes mais en butte à des conflits intercommunautaires et "internationaux". Ces derniers dus à la pression des communautés musulmanes (ZELTNER 1980). C'est dans ce contexte que l'on peut s'expliquer l'émergence des cimetières dans lesquels les éléments d'inégalités sociales sont fortement attestés.

En effet, ce contexte compétitif et conflictuel est favorable à l'apparition de fortes individualités. Pendant sa vie active, un individu peut avoir un nombre variable de statuts (frère, père, fils, guerrier, chef, etc.) qui lui permettent alors d'avoir des réseaux de relations avec d'autres individus impliquant des droits et des devoirs réciproques. Par conséquent, plus le statut social d'un individu est élevé, plus nombreuses sont ses relations directes et indirectes. A sa mort, seuls les statuts les plus significatifs seront retenus et manifestés dans des rites funéraires. La complexité des rites, la qualité et la quantité des biens funéraires et l'énergie consacrée à l'édification de la tombe refléteraient ainsi la prégnance des statuts d'un individu sur sa communauté. Selon TAINTER

(1975 : 2) : "... higher social rank of a deceased individual will correspond to greater amounts of corporate involvement and activity disruption and hence should result in the expenditure of greater amount of energy in the interment burial. Energy expenditure should in turn be reflected in such features of burial as size and elaborateness of the interment facility, method of handling and disposal of the corpse and the nature of the grave associations".

Une argumentation similaire se dégage des recherches récentes de ESCHLIMAN (1985) chez les Agni. Si, en outre, l'accès aux ressources est conditionné par les rapports de parenté réels ou fictifs, comme c'est le cas dans la plupart des économies pas totalement "médiatisées" par des symboles monétaires, les communautés manifestent leurs droits d'exploitation et de contrôle des ressources indispensables et plus ou moins restreintes dans leur distribution, par la mise en place de zones d'inhumation spécialisées généralement réservées à un nombre plus ou moins restreint d'individus. En d'autres termes, la création des cimetières peut se concevoir comme un bornage symbolique d'un espace socio-économique vital.

"To the degree that corporate groups rights to use and/or control crucial but restricted resources are attained and/or legitimised by means of lineal descent from the dead, that is lineal ties to the ancestors, such group will maintain formal disposal areas for the exclusive disposal of their dead". (SAXE 1970 *in* CHAMPION 1977 : 22).

Cette argumentation est renforcée par de multiples recherches dont nous ne citerons que quelques exemples : GOODY (1962), à propos des Lo Dagaa, BLOCH (1971) sur les Merina de Madagascar, ESCHLIMAN (1985) sur les Agni de Côte-d'Ivoire, et HUMPHREY et KING (1981).

Dans la plaine tchadienne, au cours des XVe-XIXe siècles, les principaux centres politiques à la périphérie de l'empire du Bornou se protègent par l'édification de murailles. La construction et l'entretien de telles structures supposent l'existence de mécanismes socio-politiques susceptibles de mobiliser et d'organiser la force de travail disponible, comme le suggère cette observation de GRIAULE et LEBEUF (1951 : 11-12) : "Goulfeil est la seule ville assez peuplée pour que sa muraille d'enceinte soit périodiquement réparée. Cette entreprise se poursuit aux hautes eaux, quand la crue atteint le rempart. Elle est présidée par le sultan, qui pendant toute sa durée nourrit les travailleurs... Le Mayo [troisième personnalité de la hiérarchie politique du sultanat de Goulfeil] répartit le travail... Chaque quartier ayant son chef à sa tête reçoit sa part de muraille".

L'exécution des diverses tâches de production, de gestion des affaires communautaires s'effectue généralement selon des seuils de complexité ; il en découle de multiples formes de spécialisations incluses dans une échelle hiérarchique dont la nature est cependant très variable. Les différents niveaux des structures socio-politiques peuvent être conçus comme des nœuds de régulation des systèmes sociaux. La position des individus dans cette hiérarchie peut donc se manifester par l'intensité et la qualité des soins apportés à leur corps après le décès. Dans l'échantillon analysé, les sépultures à plusieurs jarres comportent plusieurs classes d'objets funéraires, parmi lesquels des biens tels que les parures en bronze (qui nécessitent un important travail), des bijoux en cornaline, qui seraient des indices de statuts élevés. L'organisation interne des cimetières, d'après l'indice de proximité des tombes les unes par rapport aux autres, suggère l'existence de groupes significatifs dont la nature est difficile à déterminer, compte tenu de l'état de l'échantillon analysé.

ORGANISATION SPATIALE DES CIMETIERES

L'échantillon de tombes en jarres localisées dans des cimetières compte 76 cas : 11 à Sao, 22 à Mdaga, 30 dans le cimetière intra-muros de Midigue et 13 dans le cimetière extérieur. Leurs superficies respectives varient de 69 m^2 à Sao, à 108 m^2 à Mdaga, puis 180 m^2 et 47,50 m^2 à Midigue. La densité de tombe varie quant à elle de 0,15/m^2 à Sao, 0,16/m^2 à Midigue intra-muros, 0,20/m^2 à Mdaga, à O,27/m^2 à Midigue extra-muros.

Les distances entre les tombes dans chaque cimetière révèlent d'intéressantes informations. A Sao, les écarts entre tombes varient d'un minimum de 1,25 m à un maximum de 9 m, soit une distance moyenne de 3,88 m, une étendue de 7,75 m et un écart-type de 2,03 m. A Mdaga, on note un écart minimum de 1 m et maximum de 12,75 m, pour une distance moyenne de 5,52 m, une étendue de 11,75 m et un écart-type de 7,17 m. A Midigue intra-muros, l'écart minimum est de 1 m et le maximum de 14,50 m, pour une distance moyenne de 5,73 m, une étendue de 13,50 m et un écart-type de 2,95 m. Et enfin à Midigue extra-muros, les distances varient de 1,25 m à 7,75 m, pour une moyenne de 3,41 m, une étendue de 6,50 m et un écart de 1,75 m. Ces données brutes suggèrent qu'il a existé un seuil minimum de distance de l'ordre de 1 m dans tous les cimetières étudiés. Les variations des moyennes sont assez

restreintes entre 3,41 m et 5,73 m. Les étendues et les écarts-types en revanche varient considérablement ; les distributions les plus régulières se trouvent à Sao et à Midigue extra-muros, ce qui suggère un faible degré d'organisation. Cette argumentation est mieux démontrée avec l'indice de plus proche voisinage que nous appellerons indice de proximité (HAGGET 1973 : 261) : cette méthode d'analyse se fonde sur la mesure de la distance réelle, en ligne droite, séparant un point du point voisin le plus proche, puis sur la comparaison de valeurs notées avec celles qu'on trouverait théoriquement si les points avaient une distribution totalement aléatoire à l'intérieur d'une même surface. Les valeurs de cet indice varient de zéro, quand tous les points sont agglomérés en un seul endroit, à 2,15, quand ils sont plutôt organisés en hexagones réguliers, la valeur 1 indiquant une distribution totalement aléatoire des points. Les indices de proximité calculés pour les quatre cimetières sont de 0,20 pour Midigue intra-muros, 0,21 pour Mdaga, O,25 pour Sao et 0,91 pour Midigue extra-muros. Il apparaît ainsi que la distribution des tombes est presque aléatoire dans le cimetière extra-muros, qui se particularise par l'absence de tout bien funéraire accompagnant les morts. En outre, sa localisation au-delà de la muraille est un indice supplémentaire de sa spécificité dont la nature nous échappe encore ; ce pourrait être l'aire d'inhumation d'individus ordinaires. A l'autre extrême se trouve le cimetière de Midigue intra-muros qui comporte des pôles relatifs autour desquels s'organisent les tombes. En l'absence des données d'anthropologie physique, il est hasardeux de préciser leur nature exacte ; cependant, c'est dans cette aire que la totalité des biens funéraires a été trouvée, allant jusqu'à trente bracelets de bronze dans une des tombes. Les cimetières de Mdaga et Sao comportent chacun deux groupes relativement distincts de tombes.

L'organisation et le nombre relativement modeste de tombes dans chacun des cimetières étudiés suggèrent que l'accès y était probablement restreint, ne concernant que certaines catégories d'individus vraisemblablement de statut social assez élevé. L'accès réservé à certaines personnes dans des cimetières est assez bien documenté dans la littérature ethnographique (THOMAS 1978, 1980, ESCHLIMAN 1985, GOODY 1962, BLOCH 1971, etc.). Comme le précise ESCHLIMAN (1985 : 198) : "Il est remarquable de noter que la mort ne nivelle pas les hiérarchies et les dépendances qui sont à la base du système social, elle les fige plutôt. C'est le pouvoir qui se protège de la sorte, en se servant de la mort comme consécration suprême de son ordre".

LA MANIPULATION DES SYMBOLES

Cette notion vague ne peut se préciser que si l'on présente sommairement le contexte historique global dans lequel se trouve le bassin du lac Tchad entre le VIe et le XVIIIe siècle, au moment où les inhumations en jarres et les cimetières apparaissent dans la zone étudiée. Tous les sites à murailles participent plus ou moins activement aux réseaux d'échanges qui parcourent toute cette partie de l'Afrique. C'est aussi au cours de cette période que les rivalités entre les royaumes du Kanem et du Bornou instaurent une sorte d'insécurité permanente, auxquelles s'ajoutent les ardeurs hégémoniques des monarques bornouans et surtout d'Idris Alawma qui régna de 1564 à 1596. La plupart des cités kotoko se soumit sans résistance (ZELTNER 1980 : 121) Idris Alawma porta ainsi les frontières du Bornou sur le Chari et le Logone et devint maître des deux rives de ces fleuves, s'assurant ainsi le contrôle de positions stratégiques.

"Les villages kotoko, dont les murs dominent les rives [...] du Chari et du Logone, forment une ligne de défense que toute armée venant de l'est doit d'abord forcer pour pénétrer au Bornou. Cette situation devait faire, par la suite, la fortune de ces cités minuscules qui, prises entre le Bornou d'un côté, le Baguirmi, le Waday et le Kanem de l'autre, n'avaient en elles-mêmes aucune chance de prospérité ni même de survie. C'est en pratiquant un habile jeu de balance entre leurs puissants voisins qu'elles préserveront leur indépendance de fait et leur culture originale". (ZELTNER 1980 : 122)

Certaines parties de la population de la région étudiée ont dû se convertir à l'islam, comme l'attestent quatre coupes trouvées à Mdaga portant des inscriptions coraniques en caractères arabes ; il s'agit précisément de verset des sourates 91 et 106. En d'autres termes, l'islam avait été adopté par une partie de la population, probablement de statut social élevé, qui renforçait ainsi sa participation aux courants d'échanges. Or on n'a pas trouvé de traces incontestables des rites d'inhumation islamiques ; ce rite est suffisamment précis et simple pour qu'on puisse le reconnaître sans difficulté.

"The grave pit should have a precise orientation, facing the Mahrab of the mosque, and a distinctive shape ; the deepest part of the pit is strictly narrower to receive only the corpse lying on its side with its face to the Mahrab. The corpse is wrapped in special cloths but is otherwise without objects". (ALEXANDER 1977 : 217).

L'idéal islamique dans l'inhumation, c'est le dépouillement, le nivellement dans la mort. Les pratiques d'inhumation détectées dans les cimetières de Sao, Mdaga et Midigue sont créées et articulées en vue de maintenir et de perpétuer les inégalités dans la mort. C'est à ce niveau que réside la manipulation des symboles, car ce qui égalise est dangereux pour le pouvoir ; celui-ci s'arrange donc pour nier la mort et réintroduire l'inégalité avant, pendant et après la mort (THOMAS 1978 : 54). Cette manipulation s'effectue par des restrictions à l'accès à certaines aires d'inhumation, par l'accompagnement du mort avec des quantités variables de biens funéraires et par la confection de tombes en jarres.

CONCLUSION

L'hypothèse selon laquelle l'intensité de l'interaction intercommunautaire conduit à une forte différenciation horizontale et verticale intra et intercommunautaire et aboutit à des stratégies de manipulations symboliques des communautés idéologiquement dominées montre tout simplement qu'il n'est plus concevable d'accéder à la connaissance de la dynamique des sociétés du passé par la seule taxinomie des vestiges matériels. On se doit de concevoir les données archéologiques comme des éléments manipulés faisant partie intégrante des stratégies sociales des individus et des groupes qui constituent les sociétés du passé.

Dans cet ordre d'idées, les données de la plaine tchadienne montrent quelques aspects de modifications sociales intervenues au cours des trois millénaires que couvre cette étude. Pendant la période néolithique (1800 à 200 bc), les morts sont préférentiellement inhumés en position contractée dans une fosse, sans biens funéraires, exception faite d'un cas à Kursaka où le mort avait quelques "perles" en terre cuite. L'inhumation s'effectuait alors uniquement dans les contextes domestiques. Avec l'apparition de la métallurgie du fer (200 bc - 700 ad), la pratique des biens funéraires devient plus fréquente, l'inhumation se fait toujours dans l'aire domestique, la position contractée du corps décroît et est remplacée par les positions fléchies et allongées. La métallurgie du fer introduit un premier élément de spécialisation artisanale à côté des différentes tâches de subsistance et de production de la céramique. Cette différenciation horizontale n'est pas nécessairement liée à une hiérarchisation sociale, mais elle porte en elle des germes de différenciation verticale. Au cours de l'Age du Fer

récent (700-1500 ad), les mêmes pratiques funéraires se perpétuent et c'est la quantité et la qualité des biens funéraires qui s'accroissent considérablement. On trouve désormais des biens exotiques comme la cornaline, des objets en fer et surtout en bronze. On peut considérer que dès cette période la plaine tchadienne participe intensément aux échanges à longue distance et que ceci stimule non seulement la spécialisation artisanale (poteries, fer, bronze), mais aussi l'émergence des nouveaux statuts sociaux. Ces statuts étaient probablement liés au contrôle des courants d'échanges, à l'accès à des biens rares et à l'affirmation des positions acquises par des signes de prestige qu'ont dû être les colliers de perles de cornaline et les parures en bronze. Déjà aux XIIe et XIIIe siècles, le royaume du Kanem monte des expéditions militaires contre les habitants de la rive sud du lac Tchad (ZELTNER 1980). Il nous paraît donc logique que cet aspect des relations internationales a pu jouer le rôle de catalyseur dans l'émergence des hiérarchies politico- militaires et de groupes affiliés au statut social particulier. Ces tendances évolutives se manifestent matériellement au cours de la période dite "islamique" (XVe-XIXe siècle) sous la pression soutenue de puissants voisins comme le Bornou, le Wadday, le Baguirmi et le Kanem. Les principales cités se fortifient derrière de puissantes murailles, l'inhumation en jarres fait son apparition, des cimetières à accès réservé sont créés, alors que l'islam est progressivement adopté. Les inhumations sont relativement beaucoup plus élaborées et "consomment" une grande quantité d'énergie. Les petites cités relativement autonomes sont en compétition les unes avec les autres mais sont aussi confrontées aux mêmes pressions militaires des royaumes voisins. Les rites d'inhumation, tels qu'on les perçoit à travers les données archéologiques, montrent une volonté de démarcation des conceptions d'inhumations islamiques, en maintenant et renforçant les statuts dans la mort : on pourrait dire, dans ce dernier cas de figure, qu'il s'agit beaucoup plus de tombeaux pour les vivants que pour les morts.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ALEXANDER John A. - 1979 - "The archaeological recognition of religion : the examples of Islam in Africa and 'urnfields' in Europe". *Space, Hierarchy and Society* (R.C. Burnham & J. Kingsbury eds), Oxford : BAR, pp. 215-228.

BINFORD Lewis R. - 1972 - "Mortuary practices : their study and their potential". *An Archaeological Perspective* (L.R. Binford ed.), New-York : Seminar Press, pp. 208-243.

BIOCCA Ettore - 1968 - *Yanaoma*. Paris : Plon (Coll. Terre humaine).

BLOCH Maurice - 1971 - *Placing the Dead* . London : Seminar Press.

BROWN J.A. - 1981 - "The search for rank in prehistoric burials". *The Archaeology of death* (R. Chapman, I. Kinnes, K. Randsborg eds), New-York/London : Cambridge University Press, pp. 25-37.

CHAPMAN Robert W. - 1977 - "Burial practices : an area of mutual interest". *Archaeology and Anthropology*, Oxford : BAR, pp. 19-33.

CHAPMAN R.W., I. KINNES, K. RANDSBORG (eds) - 1981 - *The Archaeology of Death*. New-York/London : Cambridge University Press.

CONNAH Graham - 1981 - *Three thousands years in Africa*. New-York : Cambridge University Press.

ESCHLIMAN J.-P. - 1985 - *Les Agni devant la mort (Côte-d'Ivoire)*. Paris : Karthala.

GOODY Jack - 1962 - *Death, Property and the Ancestors*. London : Tavistok.

GRIAULE M. , J.-P. LEBEUF - 1948 - "Fouilles dans la région du Tchad (1)". *Journal de la Société des Africanistes*, 19.

GRIAULE M., J.-P. LEBEUF - 1950 - "Fouilles dans la région du Tchad (2)". *Journal de la Société des Africanistes*, 20.

GRIAULE M., J.-P. LEBEUF - 1951 - "Fouilles dans la région du Tchad (3)". *Journal de la Société des Africanistes,* 21 (1), pp. 1-95.

HAGGET Peter - 1973 - *L'analyse spatiale en géographie humaine.* Paris : A. Colin (Coll. U).

HARTWEG Raoul - 1942 - "Les squelettes humains anciens du village de Sao". *Journal de la Société des Africanistes,* 12, pp. 1-7.

HODSON F.R. - 1979 - "Inferring status from burials in Iron Age Europe : some recent attempts".*Space, Hierarchy and Society* (B.C. Burnham, J. Kingsbury eds), Oxford : BAR, pp. 23-30.

HUMPHREYS S.C., H. KINGS (eds) - 1981 - *Mortality and Immortality : The Anthropology and Archaeology of Death.* London/ New-York : Academic Press.

LEBEUF Jean-Paul - 1981 - *Carte archéologique des abords du lac Tchad, Supplément.* Paris : Ed. du CNRS.

LEBEUF J.-P., A.M.D. LEBEUF, F. TREINEN-CLAUSTRE, J. COURTIN - 1980 - *Le gisement sao de Mdaga (Tchad) : Fouilles 1960-1968.* Paris : Société d'ethnographie.

LEBEUF A.M.D., A. HOLL - 1985 - "Fouilles archéologiques de Houlouf (Nord-Cameroun)". *Nyame Akuma,* 26, pp. 5-7.

ORTON C.R., F.R. HODSON - 1981 - "Rank and class : interpreting the evidence from prehistoric cemeteries". *Mortality and Immortality : The Anthropology and Archaeology of Death,* London/New-York : Academic Press, pp. 103-115.

O'SHEA John - 1981 - "Social configurations and the archaeological study of mortuary practices : a case study". *The Archaeology of Death* (R. Chapman, I. Kinnes, K. Randsborg eds) - London/New-York : Cambridge University Press, pp. 39-52.

O'SHEA John - 1984 - *Mortuary variability : An archaeological investigation.* New-York/London : Academic Press.

PALES Léon - 1937 - "Découverte d'un important gisement préhistorique à Fort-Lamy (Tchad)". *Journal de la Société des Africanistes,* 7 (2), pp. 125-172.

PEARSON Michael P. - 1984 - "Social change, ideology and the archaeological record". *Marxist perspectives in Archaeology,* (M. Spriggs ed.), London/New-York : Cambridge University Press, pp. 59-71.

RAPP Jean - 1984 - *Quelques aspects des civilisations néolithiques et post-néolithiques à l'extrême nord du Cameroun. Etude des décors céramiques et essai de chronologie.* Thèse de doctorat, Univ. de Bordeaux I.

SHEPHARD J.F. - 1979 - "The social identity of the individual in isolated barrows and barrow cemeteries in Anglo-Saxon England". *Space, Hierarchy and Society,* (B.C. Burnham, J. Kingsbury eds), Oxford : BAR, pp. 47-79.

TAINTER J.A. - 1978 - "Mortuary practices and the study of prehistoric social systems". *Advances in archaeological method and theory,* (M.B. Schiffer ed.), London/New-York : Academic Press, Vol. I.

THOMAS L.V. - 1978 - *Mort et pouvoir.* Paris : Payot.

THOMAS L.V. - 1980 - *Anthropologie de la mort* . Paris : Payot.

ZELTNER J.-C. - 1980 - *Pages d'histoire du Kanem.* Paris : L'Harmattan.